JEAN RICHEPIN 1849–1926

Marches touraniennes — 8

Nous nous aimions sans nous être rien promis.
O le meilleur, le plus vieux de mes amis !
Et tout chez l'un était à l'autre permis.

Un soir d'hiver il s'en vint tout pâle. « Eh bien !
J'ai faim, dit-il. Je veux manger. N'as-tu rien ? »
Et j'étais pauvre alors, plus pauvre qu'un chien.

Pas de gibier ! Pas même un vieux cheval mort !
Depuis trois jours la fringale aussi nous mord.
Ma pauvreté me pesait comme un remord.

« J'ai faim, dit-il. N'as-tu donc rien à manger ?
Je ne vois pas ta femme se déranger.
Suis-je ton hôte, ou bien un vil étranger ? »

Rien dans le coffre, et rien dans le dernier coin !
Pas même un bout de cuir, même un brin de foin !
Et sur le steppe est la neige morte au loin.

« Puisque les cœurs des vieux amis sont perclus,
J'irai, dit-il, prier les grands ours velus.
Je pars d'ici ; car on ne m'y aime plus. »

Il se leva, mon vieil ami, mon plus vieux,
Le regard plein de reproches et d'adieux ;
Et de gros pleurs roulaient dans ses tristes yeux.

« Ne t'en va pas ! criai-je alors, étouffant.
Ne t'en va pas ! ton ami te le défend. »
Et puis tout bas, à ma femme : « Où est l'enfant ?

— Il dort, fit-elle, il dort, notre cher petit,
Comme un poulain qui dans l'ombre se blottit,
Et le sommeil trompe un peu son appétit.

— Va le chercher, » dis-je à ma femme. Et ma voix
Lui fit si peur qu'elle croisa ses dix doigts
Pour supplier. Mais je dis : « Va, je le dois. »

Et quand mon fils, le doux trésor, l'innocent,
Fut devant nous, je leur dis en l'embrassant :
« Je n'ai que lui ! C'est le meilleur de mon sang.

Mais, des petits, on en peut avoir beaucoup ;
Des amis, peu. Mangeons, mon hôte ! » Et d'un coup
A mon unique enfant je coupai le cou.